

DEUX VIEUX

Mi-artistes, mi-bourgeois, M. et Mme Chippe sont deux petits vieux originaux.

Lui, une fois commandant, s'était fait attacher au ministère pour la publication des correspondances officielles de l'état major impérial. Une fois en retraite, sur le tard, il s'est entiché de musique, il a étudié l'harmonie et il compose. Elle, fille d'un professeur de dessin, professeur elle-même dans une pension de jeunes filles, avait succombé vers trente ans, aux trois galons de l'officier. Il l'avait épousée. Le romanesque de leur âme ainsi satisfait, ils forment depuis 1840 un excellent ménage — peu riche, mais sans enfants.

M. Chippe a un vieux clavecin aux touches jaunes, aux cordes lâches ou cassées, aux pédales indociles, parfois grinçantes, parfois paralysées. Déverni, heurté, archi-usé, l'instrument est piteux et lamentable. Néanmoins, d'un seul doigt, — le moins goutteux, — M. Chippe lui arrache encore de petits cris de révolte, des soupirs d'agonie souffrante, où lui seul sait démêler des phrases mélodiques lentement improvisées. De plus faux que le piano, il n'y a que la voix de M. Chippe. Il ténorise entre deux gargarismes et parle très sérieusement de son *ut* de poitrine, où son nez et sa gorge entrent pour une part égale. Malgré ses soixante-seize ans, M. Chippe a encore des *bouillonnements d'inspiration*. Ce jour-là le clavecin en voit de dures. Les pédales gémissent sans trêve et, des pieds, des mains, de la tête, de la gorge et du nez, M. Chippe s'escrie consciencieusement. C'est ainsi qu'en dix ans, il a déjà fabriqué deux cantates : *Agnès de Méranie* et la *Prise de Jéricho*. Il les appelle très plaisamment la *Nièce de Mélanie* et la *Prise des Haricots* ; mais il va sans dire que cette gouaillerie lui paraîtrait mauvaise sur toutes autres lèvres que sur les siennes.

Durant les inspirations de son mari, madame Chippe a d'abord continué la série des marines figées, dont elle inondait les murs des salons de ses amies. Mais, maintenant, les doigts trop raidis, pour peigner et pommoder à souhait la crête des vagues, elle se rabat sur sa perruque. Déplumée pour avoir trop mangé de croûtes de gruyère, bien que percussant des cris perçants, la pauvre Margot n'en est pas moins baignée quotidiennement dans une cuvette d'eau froide, puis séchée dans une serviette brûlante. Ce régime de bonne femme, destinée à lui faire repousser la plume, demeure sans effet ; mais madame Chippe s'y entête. Le bain pris, madame Chippe étend ses flanelles au soleil ou devant le feu. Les laver, les faotter, les tordre, les tourner et les retourner, c'est là la grande affaire. Ni blanchisseurs, ni teinturiers ne s'y entendent comme elle. Aussi, en trouve-t-on partout, de ces loques blanches, sur le garde-feu, à l'appui des fenêtres, au dossier du fauteuil, aux embrasses des rideaux, et, en l'absence de M. Chippe, jusque sur les chandeliers écartés du clavecin. Puis, cela ne suffisant

pas, elle les étale sur des cordes, tendues de quelque bouton de porte à quelque clef de commode. Elle met — elle — toute son inspiration à varier les points d'attache, à combiner les croisements de ces portées de fils télégraphiques qui coupent les pièces en tous sens et décoiffent madame Chippe quinze et vingt fois par jour. Mais cela ne la rebute pas plus que les cris de la perruque.

Ils vivent tous les deux, très gais, très retirés, se suffisant pleinement l'un à l'autre, se brouillant et se raccommodant, roucoulant et se becquetant tout comme au temps des trois galons.

Deux ou trois fois par an, des petits neveux mariés, employés de ministère ou d'administration, les viennent voir. M. et madame Chippe les questionne sur la mode, le monde et le théâtre. De tout ce qu'ils entendent, il ne s'étonnent guère, car ils n'en croient pas le premier mot, entichés de Louis-Philippe et de Marie-Amélie, enfoncés dans les gloires de 1840. Sans rancune, mais railleurs à toute innovation, ils attendent de pied ferme le retour des redingotes vertes et des manches à gigot ; ils appellent imperturbablement l'omnibus, *favorite*, et nient énergiquement la vitesse des chemins de fer. D'ailleurs, ces jeunes parents les ennuiant. Aux neveux, M. Chippe reproche leurs mines graves et gourmées. Madame Chippe taxe ses nièces de sécheresse et de pruderie. Et les intrus partis, ce sont des gorges chaudes :

— As-tu vu le chapeau de la petite ? Pas le moindre bavolet !

— Ils n'ont pas deux liards de goût.

Et ils rient de plus belle, secoués d'une grosse joie, les yeux pleins de larmes, pouffant à en être malades. Puis M. Chippe murmure dans une moue de pitié :

— Que veux-tu, ma bonne, tout le monde n'est pas artiste ! Ce ne sont que des bourgeois !

— Ah ! m'amour, comme nous sommes plus jeunes qu'eux !

Réellement, en dépit de leurs flanelles et de leur goutte, ils sont plus jeunes qu'eux. Et si romanesques encore ! Si changeants, si instables !

Jamais vous ne les rencontrez deux fois de suite à la même promenade. Bien qu'ils sortent rarement et marchent péniblement, on les croise aux Buttes-Chaumont, puis au bois de Boulogne, à Vincennes, puis au parc Monceau. Ces sorties sont toujours précédées du même petit incident. Ils ne peuvent souffrir les escaliers cirés. Comme, malgré leurs injections, le concierge — stimulé par un géront soigneux — s'obstine à frotter, puis à broser les paliers, avant de franchir leur sol, à l'aide d'une éponge spéciale, M. et madame Chippe mouillent soigneusement leurs semelles sans talons, le portier les suit en grognant, essayant de marche en marche la trace humide de leurs pas. Mais les criaileries du bonhomme les laissent parfaitement froids. Ils descendent doucement, dans un calme de gens sourds, et M. Chippe,

LES PLAISIRS DE LA VILLÉGIATURE



UN JOUR DE PLUIE.

prévoyant le retour, emporte l'éponge humide dans un petit sac de toile cirée.

Cette éponge, les flanelles à la fenêtres, les scènes de la perruches, puis les cacophonies du piano, leur font des ennemis. Mais ils sont philosophes et ne s'en préoccupent pas. Un déménagement de plus ou de moins ne leur faisant pas peur, quand la position n'est plus tenable, ils déménagent. D'ailleurs ils ne se plaisent pas longtemps au même endroit. Ils ont habité les quatre coins de Paris et fait tous les arrondissements, en janvier à Montmartre, en octobre à Montrouge, passant sans transition de la cour sur la rue, de l'entresol au cinquième. Quant à se donner le trac de chercher un logis à l'avance, cela, jamais de la vie ! La veille du terme, monsieur pianote encore, madame sèche ses flanelles. Le lendemain matin une tapissière arrive, précédée d'un vieux fiacre à galerie. Les quatre chaises et le fauteuil, qui courent de droite et de gauche, sont réunis au lit de fer, à la commode et au clavecin. En un tour de main, ce pauvre ménage de garnison, écopé mais jamais renouvelé, s'engouffre dans la trop vaste tapissière. Madame Chippe, sous son bras, tient les flanelles de rechange ; M. Chippe porte la cage. Tous deux s'installent dans le fiacre, les déménageurs grimpent sur le siège de leur tapissière, le fouet claque, tout s'ébranle dans un grand bruit de ferraille. Alors le long des rues, de maison en maison, à chaque porte placardée, on fait arrêter le fiacre. M. Chippe baisse la place et, sans descendre, il fait appeler la concierge. On parlemente : — Combien de chambres ? Quel prix ? A quel étage ? Y a-t-il du soleil ? Cire-t-on l'escalier ? — Lorsque ça ne convient pas, M. Chippe émet son plus bel *ut* de poitrine dans un sonore : "Allez, cocher !" Le fiacre, puis la tapissière se remettent en branle, roulent jusqu'à la prochaine pancarte de location. Quelquefois on trouve tout de suite, d'autres fois après midi, voire même à la nuit. Mais on ne se presse pas, c'est une partie de plaisir : M. et madame Chippe regardent les passants, critiquent les modes nouvelles, s'amuse, et rient follement. Si le dire du concierge les satisfait, si sa tête leur revient, sans plus ample informé, ils louent séance tenante. Le fiacre une fois réglé, les deux déménageurs vident la tapissière et, trois quarts d'heure après, les pédales gémissent, la perruche prend son bain, et, sur l'appui des fenêtres, les flanelles victorieuses flottent à tous les vents.

Et c'est ainsi, pour avoir trop ri d'un passant excentrique, que, simplement et gaiement, mourront, M. et madame Chippe, en fiacre, les flanelles sous le bras, la cage sur les genoux, avec l'éponge encore humide dans son petit sac de toile cirée.

SE DÉFIER DES SOULIERS POINTUS



I

Adolphe l'Épatant. — Si vous n'avez jamais vu une orange voler plus haut que la maison, regardez.



II

La malheureuse ! Elle était poinçonnée.